



Icare, Dédale et la science

PHILIPPE MESSER

« Bruegel a peint beaucoup de choses que l'on ne peut peindre, ce que Plin a dit d'Apelle : dans toutes ses œuvres il donne souvent à comprendre au-delà de ce qu'il peint. »

Abraham Ortelius, ami de Bruegel,
Album Amicorum (1574-1796)

Avertissement

Affiches, magazines, grand écran, petit écran, images de synthèse et synthèse d'images, images de pub, chic, choc, clip, flash, nous vivons dans un univers d'images et il est pratiquement impossible de nous en préserver. Car ses images nous guettent et il suffit d'un clin d'œil de notre part pour qu'elles se colent à nous. Nous ne sommes pas si éloignés de l'univers que Philip K. Dick décrivait dans l'un de ses romans et dans lequel les publicités étaient des sortes d'êtres gluants qui s'accrochent à vous. A force, nous ne regardons plus, nous ne voyons plus : nous enregistrons des images. Leur quantité et leur rapidité (certains plans de films se succèdent à un rythme inférieur à la seconde) ont engourdi notre capacité de voir. Etant donné la déferlante d'images, on ne peut plus réfléchir ou porter un jugement sur chaque image, alors on les enregistre. L'objectif de ces fabricants d'images est d'ailleurs de nous faire réagir de façon mécanique, par associations d'images. Et notre cerveau est seulement sollicité pour « décoder », un travail considéré

vulgaire même par un bête pentium. En quoi consiste ce décodage ? Lorsque l'on nous impose la vision d'une femme nue en train de manger du camembert, notre cerveau fatigué aura tendance à formuler l'équation suivante : femme nue = sexe = plaisir, donc camembert = plaisir. Alors, images ou mirages ?

Nous devons donc réapprendre à voir et nous débarrasser de nos réflexes mécaniques. Je vous invite maintenant à poser votre regard et à voir, non pas avec les yeux des sens mais, comme le disait Nicolas de Cues, les « *yeux de la pensée* ».

Transformer la nature

Prenons le temps d'observer le tableau *La chute d'Icare* de Pieter Bruegel. Ce qui, dès le départ, peut nous surprendre, c'est qu'il faut attentivement chercher avant de trouver Icare alors que celui-ci est pourtant le personnage principal de l'œuvre. Il semble comme « noyé » (c'est le cas de le dire) dans le tableau. Alors que toutes les autres représentations de ce mythe, sans exception, font de ce drame le centre visuel de leur œuvre, en montrant un Icare qui chute dans les airs, Bruegel décide au contraire de ne pas utiliser ce caractère spectaculaire. Sans doute que l'artiste veut que l'on s'intéresse à autre chose avant de s'apitoyer sur le triste sort d'Icare. Alors que voyons-nous ? D'abord, l'artiste donne une direction à notre lecture visuelle : celle du vent qui gonfle les voiles du navire qui est identique à celle du pas de l'agriculteur. Ces deux mouvements nous incitent à porter notre regard de droite à gauche, suivant l'axe d'une des deux diagonales du tableau.

Nous avons, au niveau le plus bas à droite, un pêcheur qui occupe une toute petite surface. Ensuite, à un niveau plus élevé et sur une surface plus importante, on trouve un berger avec ses moutons. Puis, on voit l'agriculteur au premier plan, à un niveau encore plus élevé et occupant une surface plus grande relativement aux deux personnages précédents. Enfin, on remarque, quand on lève nos yeux vers l'horizon, les navires sur l'immense mer. Certains pourraient penser que Bruegel s'efforce seulement de décrire fidèlement

les activités économiques de l'époque. Le rôle de l'artiste ne se réduit cependant pas à être le témoin fidèle de son temps, relatant « objectivement » ce qu'il voit autour de lui. S'il ne s'agissait que de cela, ce tableau n'éveillerait la curiosité que d'un passionné d'histoire du folklore et des traditions. En fait, il existe un principe qui unifie ces différentes activités : le rapport de l'homme à la nature. Bruegel célèbre en effet les progrès et les accomplissements de l'homme pour maîtriser la nature, en leur donnant même un ordonnancement suivant leur importance.

Reprenons depuis le début. L'activité de la pêche (comme celle de la cueillette ou de la chasse) représente l'intervention la plus simple de l'homme sur la nature : il prend sur la nature ce dont il a besoin pour sa propre subsistance. Même s'il utilise des outils, il dépend entièrement du milieu dans lequel il vit. Si la nature n'est pas abondante là où il se trouve, il devra quitter ce lieu pour en chercher un autre qui lui apportera ses moyens de survie. Avec l'élevage, le berger opère une intervention plus importante : il ne fait pas que prendre mais il domestique également la nature. Il va sélectionner les meilleures bêtes, les nourrir, les soigner et les protéger des prédateurs. Il réduit ainsi sensiblement sa dépendance vis-à-vis des aléas de la nature. L'agriculteur, de son côté, opère une transformation plus profonde de son environnement. Les outils qu'il utilise ne sont pas cette fois-ci destinés à attraper sa nourriture, ce que même certains animaux arrivent à faire, mais à perfectionner sa capacité de production d'aliments : il va accroître l'abondance de la nature. Il récolte non pas ce que la nature lui offre mais les fruits de son labeur. Enfin, avec les navires, on voit l'homme quitter son milieu naturel – la terre ferme – pour conquérir un milieu qui lui est étranger : la mer.

A chaque progrès, l'homme s'ouvre un espace de liberté et d'intervention plus grand qu'auparavant. Il est de moins en moins soumis à son environnement et il arrive à accroître sa capacité à faire vivre plus de gens, et dans de meilleures conditions. Il s'agit tout simplement de l'histoire de l'humanité. L'homme possède une qualité qui n'est partagée par aucune autre espèce animale : il peut comprendre les lois de la nature, les

maîtriser et les utiliser pour des applications technologiques. C'est ainsi que, depuis l'apparition de la vie sur Terre, l'espèce humaine a été la seule à pouvoir, *par sa propre volonté*, augmenter sa population, en passant de quelques millions d'individus à environ six milliards aujourd'hui. Alors que les autres espèces animales transforment la nature *par instinct*, l'homme est capable de la transformer *volontairement* pour améliorer les conditions de vie de sa propre espèce ainsi que pour favoriser le développement du règne du vivant. * Comme le dit de façon provocatrice le poète Friedrich Schiller, en imaginant que l'homme eût éternellement resté dans le jardin d'Eden : « *Il aurait changé le paradis en désert, pour faire ensuite de ce désert un paradis.* »

Un élément du tableau illustre particulièrement bien cette transformation de la nature par l'homme. Il s'agit de l'île qui se trouve presque au centre du tableau. Cette île est entre deux états – l'état de nature et l'état d'œuvre humaine. L'artiste nous montre en fait l'instant ambigu où ce rocher n'en est plus véritablement un, sans pour autant être déjà un édifice architectural.

Comment dépasser nos limites

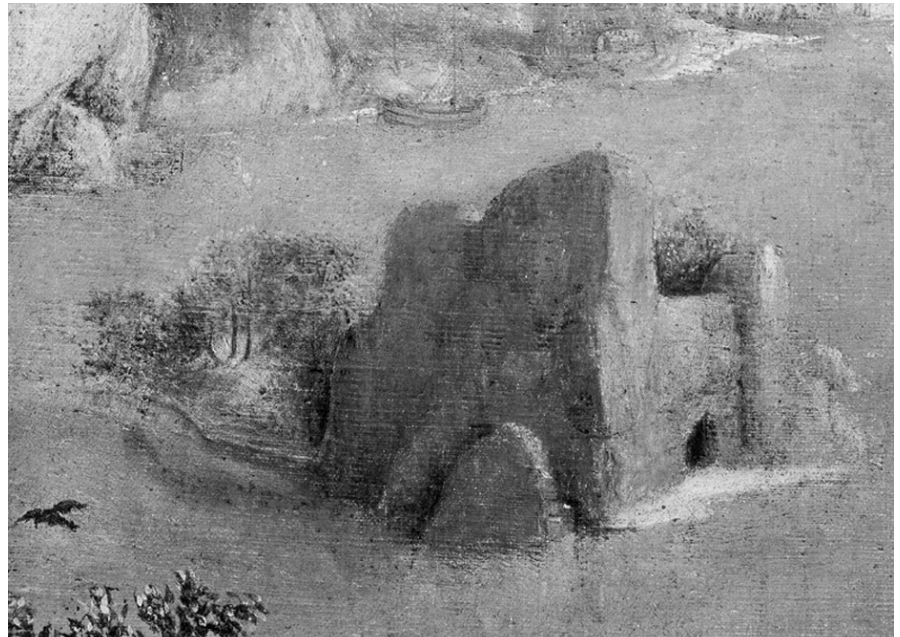
Ce tableau serait idyllique s'il n'y avait pas un petit détail : Icare en train de se noyer. Voyons, à travers le récit d'Ovide, comment cette tragédie s'est produite. Dédale, le père d'Icare, est un architecte renommé qui, à la demande du roi Minos, a construit le fameux labyrinthe dans lequel fut enfermé le Minotaure. L'architecte et son fils se trouvent ensuite retenus captifs par Minos en Crète :

« *Cependant Dédale, las de la Crète et d'un long exil, sentait renaître en lui l'amour du pays natal ; mais la mer le retenait captif : "Minos, dit-il, peut bien me fermer la terre et les eaux ; le ciel au moins m'est ouvert.* »

* Ces idées ont été développées par l'économiste Lyndon LaRouche. Voir en particulier *Alors, vous voulez tout savoir sur l'économie ?*, Editions Alcuin, 1998.

C'est par là que je passerai ; quand Minos serait le maître de toutes choses, il n'est pas le maître de l'air." Ayant ainsi parlé, il s'applique à un art jusqu'alors inconnu et soumet la nature à de nouvelles lois. Il dispose des plumes à la file en commençant par la plus petite ; chacune est suivie d'une autre moins longue, de sorte qu'elles semblent s'élever en pente ; c'est ainsi qu'à l'ordinaire vont grandissant les tuyaux inégaux de la flûte champêtre. Puis il attache ces plumes au milieu avec du lin, en bas avec de la cire et, après les avoir ainsi assemblées, il leur imprime une légère courbure pour imiter les oiseaux véritables. Le jeune Icare se tenait à ses côtés ; ignorant qu'il maniait les instruments de sa perte, le visage souriant, tantôt il saisissait au vol les plumes qu'emportait la brise vagabonde, tantôt il amollissait sous son pouce la cire blonde et par ses jeux il retardait le travail merveilleux de son père. Quand l'artisan a mis la dernière main à son ouvrage, il cherche à équilibrer de lui-même son corps sur ses deux ailes et il se balance au milieu des airs qu'il agite. Il donne aussi ses instructions à son fils : "Icare, lui dit-il, tiens-toi à mi-hauteur dans ton essor, je te le conseille : si tu descends trop bas, l'eau alourdira tes ailes ; si tu montes trop haut, l'ardeur du soleil les brûlera. Vole entre les deux. Je t'engage à ne pas fixer tes regards sur le Bouvier, sur Hélice et sur l'épée nue d'Orion : prends-moi pour seul guide de ta direction."

« En même temps il lui enseigne l'art de voler et il adapte à ses épaules des ailes jusqu'alors inconnues. Au milieu de ce travail et de ces recommandations, les joues du vieillard se mouillent de larmes ; un tremblement agite ses mains paternelles. Il donne à son fils des baisers qu'il ne devait pas renouveler et, s'enlevant d'un coup d'aile, il prend son vol en avant, inquiet pour son compagnon, comme l'oiseau qui des hauteurs de son nid a emmené à travers les airs sa jeune couvée ; il l'encourage à le suivre, il lui enseigne son art funeste et, tout en agitant ses propres ailes, il regarde derrière lui celles de son fils. Un pêcheur occupé à tendre des pièges aux poissons au bout de son roseau tremblant, un berger appuyé sur son bâton, un laboureur sur le manche de sa charrue les ont aperçus et sont restés saisis ; à la vue de ces hommes capables de traverser les



Cette île est entre deux états – l'état de nature et l'état d'œuvre humaine. L'artiste nous montre en fait l'instant ambigu où ce rocher n'en est plus véritablement un, sans pour autant être déjà un édifice architectural.

airs, ils les ont pris pour des dieux. Déjà sur leur gauche était Samos, chérie de Junon (ils avaient dépassé Délos et Paros) ; sur leur droite étaient Lébinthos et Calymné fertile en miel, lorsque l'enfant, tout entier au plaisir de son vol audacieux, abandonna son guide ; cédant à l'attrait du ciel, il se dirigea vers des régions plus élevées. Alors le voisinage du soleil amollit la cire odorante qui fixait ses plumes ; et voilà la cire fondue ; il agite ses bras dépouillés ; privé des ailes qui lui servaient à ramer dans l'espace, il n'a plus de prise sur l'air ; sa bouche, qui criait le nom de son père, est engloutie dans l'onde azurée à laquelle il a donné son nom. Mais son malheureux père, un père qui ne l'est plus, va criant : "Icare, Icare, où es-tu ? en quel endroit dois-je te chercher ?" Il criait encore "Icare !" quand il aperçut des plumes sur les eaux ; alors il maudit son art et il enferma dans un tombeau le corps de son fils ; la terre où celui-ci fut enseveli en a gardé le nom. »

La première chose que l'on puisse dire c'est qu'Icare s'est comporté de façon infantile. En effet, il n'a pas retenu les sages conseils de son père et sa désobéissance l'a condamné. On voit Icare pris d'ivresse par son nouveau pouvoir. Certes, il découvre que l'homme est capable de dépasser certaines contraintes

mais là il se prend pour un dieu : il a l'illusion qu'il n'existe plus aucune contrainte. Pour encore mieux souligner cette idée, le peintre introduit une anomalie : le soleil est à l'horizon et ne peut donc pas être responsable, comme dans le récit d'Ovide, du destin tragique d'Icare. La lumière qui a fait fondre la cire de ses ailes est d'une autre nature. On peut en effet bien distinguer le reflet d'une lumière dans la mer, une lumière dont on ne peut pas voir la source.

Ne dit-on pas cependant que l'homme a été fait à l'image de Dieu, qu'il possède une « étincelle divine » ? En fait, le caractère divin de l'homme se situe dans ses pouvoirs créateurs lui permettant de se perfectionner, lui et le monde dans lequel il vit, mais *en aucune manière* de devenir omnipotent et omniscient. Dès que l'homme, grâce à une découverte scientifique fondamentale, franchit une frontière, il agrandit considérablement sa liberté et son domaine d'intervention. Toutefois, ce nouveau domaine comporte également des frontières, certes plus lointaines mais qui devront un jour être franchies de la même manière. Et l'homme, s'il veut se développer et survivre, devra toujours tourner son regard vers l'horizon, là où se trouve la prochaine frontière à franchir.

Revenons maintenant aux autres personnages du tableau. Ce qui est choquant, c'est que contrairement au récit d'Ovide, ils ignorent totalement la présence d'Icare : le pêcheur se concentre sur sa canne à pêche, le berger regarde tranquillement le ciel, le paysan, dans une posture proche de celle de son cheval, avance vers la pénombre, etc. En fait, le problème auquel Icare est confronté leur échappe entièrement. Chacun se trouve à un niveau tech-

nologique donné mais tous ignorent comment passer d'un niveau donné à un niveau supérieur. Alors qu'Icare croit qu'il n'a plus aucune contrainte, eux se croient enfermés dans leurs contraintes et, en conséquence, ils n'imaginent même pas l'existence de ce passage, et encore moins de sa difficulté. Leur niveau de connaissance se limite à l'utilisation d'une technologie donnée sans se poser la question d'où elle vient et comment passer à une technologie

plus avancée.

L'artiste nous montre que l'homme a pu améliorer sa maîtrise de la nature mais, ce qui est étonnant, aucun des personnages représentés n'est à l'origine de ces progrès. En effet, Icare, en croyant qu'il n'y a pas de limites, échoue dans sa tentative de voler ; les autres personnages, en croyant qu'ils ne peuvent pas dépasser leurs limites, se condamnent à rester à un niveau de connaissances fixe. Il y a pourtant un personnage du tableau qui réussit brillamment à franchir la frontière... mais il n'est pas représenté. Il s'agit du scientifique Dédale ! C'est lui, comme le dit Ovide, qui « *s'applique à un art jusqu'alors inconnu et soumet la nature à de nouvelles lois* ». Et il le fait avec succès puisqu'il est, contrairement à son fils, arrivé à bon port. En bon scientifique, il est convaincu que l'homme trouvera une technologie pour voler et qu'il pourra le faire sans grand risque une fois qu'il aura bien compris toutes les contraintes que cela comporte (« *si tu descends trop bas, l'eau alourdira tes ailes ; si tu montes trop haut, l'ardeur du soleil les brûlera* »). Ainsi, le personnage central du tableau semble être celui que le peintre a volontairement décidé de son absence. Mais cette absence désormais remarquée renforce paradoxalement la présence de Dédale dans le tableau.

L'art est métaphorique ou il n'est pas



Il existe une copie du tableau de Bruegel et les maladresses qu'elle comporte sont riches d'enseignement. Le copiste s'évertue à coller au récit d'Ovide et, pour cela, il rectifie les « erreurs » de Bruegel : il rajoute Dédale dans le ciel (Bruegel l'avait sans doute oublié !), en faisant cela il fait du berger un témoin du drame, et enfin il replace le soleil au zénith. Toutefois, décrire « objectivement » ce qui se passe s'apparente plus à la rédaction d'un rapport de police qu'à la création d'une œuvre d'art. Notre copiste tente de représenter fidèlement des faits et il oublie de s'interroger sur les *idées* que Bruegel et Ovide veulent transmettre. Or aucune représentation littérale n'est capable de transmettre des idées – elle ne donne que des *informations*.

Le véritable artiste est en effet celui qui « *donne souvent à comprendre au-delà de ce qu'il peint* ». Et s'il veut nous transmettre des idées, c'est-à-dire changer notre façon de penser, il faut obligatoirement qu'il ait recours à la *métaphore* (littéralement, en grec, « porter au-delà »). L'artiste nous met face à des paradoxes (la position du soleil, l'indifférence des personnages au sort d'Icare, l'absence de Dédale, etc.) ou des ambiguïtés (l'île) afin que nous puissions, par nous-mêmes, ré échir sur le sens profond de l'œuvre. Au lieu de nous dire ce qui est bon ou ce qui est mauvais, il entame avec nous un dialogue, et cela au mépris des siècles qui nous séparent, afin de nous faire « accoucher des idées ».

Ainsi, un véritable artiste veut changer votre vie. Il tend à créer au plus profond de vous-même un questionnement sur votre propre comportement. Sans vous faire la morale, il vous prend par la main et vous montre, souvent de façon provocante, tel que vous êtes tout en suggérant ce que vous *devriez* être.

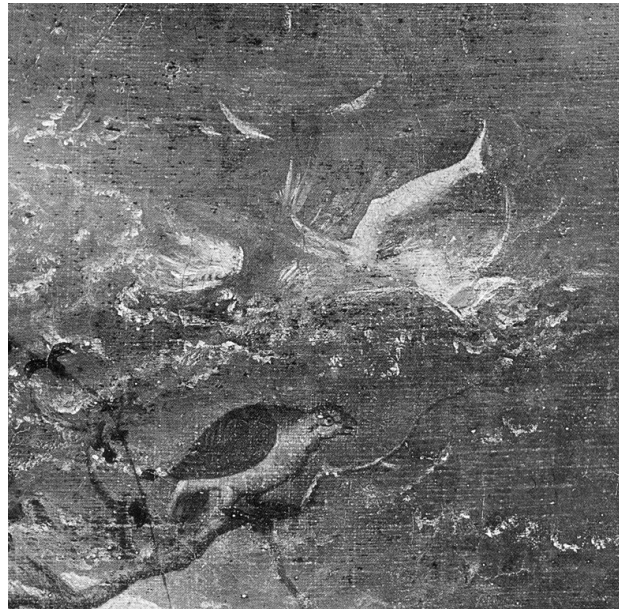
Icare victime de Dédale ?

Nombreux sont ceux qui voient dans la chute d'Icare une mise en garde contre le danger que constitue la science. Ils s'associent à Dédale lorsque celui-ci se met à « *maudire son art* ». Doit-on pour autant considérer, à la lumière de ce tableau, la science ou la technologie comme la cause de ce drame ? Certes, Icare aurait *peut-être* vécu plus longtemps si son père n'avait pas réalisé cette découverte. Quoi qu'il en soit, nous devons reconnaître que Dédale porte une part importante de responsabilité dans la perte de son fils. Mais cette responsabilité ne se trouve pas là où on le pense habituellement, c'est-à-dire dans son invention. Le problème est ailleurs et un détail du tableau va nous apprendre où il se situe. À côté d'Icare, on peut remarquer la présence ironique d'un oiseau, une

perdrix pour être plus précis. A quoi Bruegel fait-il référence ? Poursuivons un instant le récit d'Ovide :

« Pendant qu'il déposait dans un tombeau le corps de son malheureux fils, la perdrix babillarde l'aperçut du fond d'une rigole boueuse ; elle applaudit d'un battement d'ailes et manifesta sa joie par ses chants ; elle était alors l'unique oiseau de son espèce ; on n'en avait point vu de semblable dans les années antérieures ; récemment revêtue de cette forme, elle devait être pour toi, Dédale, un perpétuel reproche. En effet, ignorant les arrêts du destin, la sœur de Dédale lui avait confié l'instruction de son fils, un enfant dont on avait célébré douze fois le jour de naissance et qui était capable de bien profiter des leçons d'un maître. Ce fut même lui qui, ayant remarqué chez les poissons l'arête du milieu et l'ayant prise pour modèle, tailla dans un fer acéré une série de dents et inventa la scie. Il fut aussi le premier qui unit l'un à l'autre par un lien commun deux bras de fer, de sorte que, toujours séparés par la même distance, l'un restait en place, tandis que l'autre traçait un cercle. Dédale, jaloux de lui, le précipita du haut de la citadelle de Minerve, puis il répandit le bruit mensonger d'une chute accidentelle ; mais Pallas, protectrice du génie, le reçut dans ses bras ; elle en fit un oiseau et, au milieu même des airs, le couvrit de plumes. »

C'est là que nous entendons déjà les ennemis de la science se réjouir. Selon certains, la preuve est faite : Dédale, l'image même du scientifique, est un assassin. Pour d'autres, il n'est que le reflet de la nature humaine, partageant avec Bertrand Russell sa vision selon laquelle les hommes ne sont que des « paquets de passions et d'instincts voraces de puissance et rivalité ». En faisant de la sorte, ils se focalisent exclusivement sur la partie du tableau représentant Icare et la perdrix, et occultent tout le reste du tableau. Ce type de cécité sélective est, hélas, fort répandue aujourd'hui. On ne compte plus ceux qui, en Occident, refusent de voir les bienfaits de la science et la technologie, oubliant même la raison pour laquelle ils ont de l'eau potable en ouvrant leur robinet ou de la lumière en appuyant sur un bouton. Tout leur esprit se fixe sur le danger que représenterait le progrès technologique, à tel point qu'ils refusent de voir le drame que



Ceux qui voient dans le tableau de Bruegel une condamnation de la science, c'est parce qu'ils se focalisent exclusivement sur la partie du tableau représentant Icare et la perdrix, en occultant tout le reste du tableau.

constitue l'absence de développement technologique pour plusieurs milliards d'individus.

Bruegel n'a pas fait ce tableau pour que l'on prenne parti pour Icare, Dédale ou l'agriculteur – un jeu de devinettes dans lequel on doit trouver celui qui est « bon » et celui qui est « mauvais ». Il nous montre les grands progrès et accomplissements de l'homme, tout en indiquant ce qui se passe lorsque celui-ci renonce à se comporter en être humain. Car les instincts de puissance et de rivalité n'ont rien d'humain – ce sont des instincts bestiaux. Ainsi, il ne faut pas « maudire » la science ou la technologie mais tout comportement déterminé par ses instincts les plus bas. Comme le disait la grande scientifique Lise Meitner : « Si le progrès technologique pèse sur l'humanité par des problèmes compliqués, n'accusons pas alors quelque "esprit diabolique" de la science elle-même, mais admettons le fait que nous autres êtres humains sommes loin d'avoir atteint l'« âge de raison » poursuivi par les Grecs anciens. »

Si nous ne voulons pas connaître le même sort que celui de Dédale, notre vie doit en effet être guidée par la raison. Il ne s'agit pas de la « raison pratique », celle qui peut assurer notre survie individuelle, notre pouvoir ou nos honneurs. Il ne s'agit pas de la « raison pure », celle qui flatte notre ego bien confortablement installé dans sa tour d'ivoire. Nous voulons parler d'une raison *indissociable* d'un sentiment que les Grecs appelaient « Agapè »,

c'est-à-dire où notre action est guidée par un sentiment d'amour et de fraternité envers le genre humain. Si Dédale avait eu de l'Agapè, s'il s'était comporté en être humain, il aurait ressenti un moment de joie ineffable en voyant son neveu inventer la scie et le compas, ainsi qu'en imaginant tout le potentiel qu'il recelait. On le sait par le meurtre de son neveu que ce ne fut pas le cas. Or quelqu'un qui ne reflète pas cet Agapè est-il vraiment capable de se faire respecter par son enfant ? Est-il digne d'une quelconque autorité pour les générations futures ? Même l'amour exclusif que Dédale porte pour Icare n'a pas suffi pour que son fils l'écoute véritablement.

Nous sommes capables de trouver des solutions pratiques à des problèmes présents mais si nous méprisons les autres, ne condamnons-nous pas l'avenir ? Aujourd'hui, d'ailleurs, sommes-nous bien sûrs que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour que le genre humain se rapproche de l'« âge de raison », et pour que nos enfants nous écoutent véritablement avant de prendre leur envol ? ■

Références

Ovide, *Les Métamorphoses*, 1995, Tome II (VI-X), traduit par Georges Lafaye, Les Belles Lettres, Paris, pp. 67-69.

Robert-Jones Philippe, 1974, *Bruegel – La chute d'Icare*, Office du livre, Fribourg.